

Traduction proposée / Suggested translation

Suite française

Les rues étaient vides. On fermait les volets de fer des magasins. On n'entendait dans le silence que leur bruit métallique, le son qui frappe si vivement l'oreille les matins d'émeute ou de guerre dans les villes menacées. Plus loin, sur leur route, les Michaud virent des camions chargés qui attendaient à la porte des ministères. Ils hochèrent la tête. Par habitude ils se prirent le bras pour traverser l'avenue de l'Opéra, en face du bureau, quoique la chaussée, ce matin-là fût déserte. Ils étaient tous deux employés de banque et travaillaient dans le même établissement, mais le mari occupait une place de comptable depuis quinze ans tandis qu'elle n'avait été engagée que quelques mois plus tôt « à titre provisoire pour la durée de la guerre ».

Professeur de chant, elle avait perdu en septembre dernier tous ses élèves, enfants de famille gardés en province par crainte des bombardements. Les appointements du mari n'avaient jamais suffi à les faire vivre et leur fils unique était mobilisé. Grâce à cette place de secrétaire, ils s'étaient tirés d'affaire jusque-là et, comme elle disait : « Il ne faut pas demander l'impossible, mon pauvre mari ! » Ils avaient toujours connu une vie difficile depuis le jour où ils s'étaient sauvés de chez eux pour se marier contre le gré de leurs parents. Il y avait longtemps de cela. Elle avait encore des traces de beauté dans son maigre visage. Ses cheveux étaient gris. L'homme était de petite taille l'air las et négligé, mais par moments, lorsqu'il se tournait vers elle, la regardait, lui souriait, une flamme moqueuse et tendre s'allumait dans ses yeux – la même, pensait-il, oui, vraiment, presque la même qu'autrefois. Il l'aida à gravir le trottoir et ramassa le gant qu'elle avait laissé tomber. Elle le remercia d'une pression légère de ses doigts sur la main qu'il lui tendait.

D'autres employés se hâtaient vers la porte ouverte de la Banque. L'un d'eux demanda en passant près des Michaud :

- Est-ce qu'on part enfin ?

Les Michaud ne savaient rien. Ce jour-là était le 10 juin, un lundi. Ils avaient quitté leur bureau l'avant-veille, et tout alors paraissait calme.

Adapté de Irène Némirovski, *Suite française*,
Ed. Gallimard

Suite Française

The streets were empty. People were closing their shops. The metallic shudder of falling iron shutters was the only sound to break the silence, a sound familiar to anyone who has woken in a city threatened by riot or war. As they walked to work, the Michauds saw loaded trucks waiting in front of government buildings. They shook their heads. As always they linked arms to cross the Avenue de l'Opéra to the office, even though the road, that morning, was deserted. They were both employees of the same bank and worked in the same branch, although the husband had been an accountant there for fifteen years while she had started only a few months earlier on a 'temporary contract for the duration of the war'.

She taught singing, but on the previous September had lost all her students, children from good families, when they were sent to the country for fear of the bombings. Her husband's salary had never been enough to pay their bills and their only son had been called up. So far, thanks to this secretarial job they had just about managed. As she always said, "We mustn't ask for the impossible, my dear." They had been familiar with hardship ever since they left their families to get married against their parents' will. That was a long time ago. Traces of beauty still remained on her thin face. Her hair was grey. He was a short man, with a weary, neglected appearance, but sometimes, when he turned towards her, looked at her, smiled at her, a loving teasing flame lit up his eyes - the same, he thought, yes, truly, almost the same as before. He helped her step onto the pavement and picked up the glove she had dropped. She thanked him by gently pressing her fingers over his hand as he handed it to her.

Other employees were hurrying towards the open door of the bank. As he walked past the Michauds one of them asked, "Well, are we finally leaving?"

The Michauds had no idea. It was June the 10th, a Monday. When they had left the office on Friday, everything had seemed under control.

Adapted from Irène Némirovski, *Suite Française*,
Ed. Vintage

Traduction proposée / Suggested translation

Cell One

The first time our house was robbed, it was our neighbor Osita who climbed in through the dining room window and stole our TV, our VCR, and the *Purple Rain* and *Thriller* videotapes my father had brought back from America. The second time our house was robbed, it was my brother Nnamabia who faked a break-in and stole my mother's jewelry. It happened on a Sunday. My parents had traveled to our hometown, Mbaise, to visit our grandparents, so Nnamabia and I went to church alone. He drove my mother's green Peugeot 504. We sat together in church as we usually did, but we did not nudge each other and stifle giggles about somebody's ugly hat or threadbare caftan, because Nnamabia left without a word after about ten minutes. He came back just before the priest said, "The Mass is ended. Go in peace." I was a little piqued. I imagined he had gone off to smoke and see some girl, since he had the car to himself for once, but he could at least have told me where he was going. We drove home in silence and, when he parked in our long driveway, I stopped to pluck some ixora flowers while Nnamabia unlocked the front door. I went inside to find him standing still in the middle of the parlor.

"We've been robbed !" he said in English. [...]

Then he walked out through the back door and did not come home that night. Or the next night. Or the night after. He came home two weeks later, gaunt, smelling of beer, crying, saying he was sorry and he had pawned the jewelry to the Hausa traders in Enugu and all the money was gone.

"How much did they give you for my gold?" my mother asked him. And when he told her, she placed both hands on her head and cried, "Oh! Oh! *Chi m egbuo m!* My God has killed me!" [...]

Nnamabia really hadn't set out to hurt her. He did it because my mother's jewelry was the only thing of any value in the house: a lifetime collection of solid gold pieces. He did it, too, because other sons of professors were doing it. This was the season of thefts on our serene Nsukka campus. Boys who had grown up watching *Sesame Street*, reading Enid Blyton, eating cornflakes for breakfast, attending the university staff primary school in smartly polished brown sandals, were now cutting through the mosquito netting of their neighbors' windows, sliding out glass louvers, and climbing in to steal TVs and VCRs.

Adapted from Chimamanda Ngozi Adichie,
Cell One in The Thing Around Your Neck,
Ed. Farafina Kachifo Limited

Cellule Un

La première fois que notre maison a été cambriolée, c'était notre voisin Osita qui avait grimpé par la fenêtre de notre salle à manger et volé notre télé, notre magnétoscope et les cassettes vidéo de *Purple Rain* et de *Thriller* que mon père avait rapportées d'Amérique. Le second cambriolage, c'était mon frère Nnamabia qui avait simulé une effraction et volé les bijoux de ma mère. Ça s'est passé un dimanche. Mes parents étant partis rendre visite à nos grands-parents dans notre ville d'origine, dans la région de Mbaïse, mon frère et moi sommes allés seuls à la messe. C'est lui qui a conduit la Peugeot 504 verte de ma mère. Nous nous sommes assis côte à côte à l'église comme nous en avons l'habitude, mais sans échanger de coups de coude ni de rires étouffés devant le chapeau hideux d'Unetelle ou le caftan élimé d'Untel, car Nnamabia est parti sans un mot au bout d'une dizaine de minutes.. Il est revenu juste avant que le prêtre dise « La messe est finie. Allez en paix. » J'étais un peu vexée. Je supposais qu'il était parti fumer et voir une fille, profitant de disposer, pour une fois, de la voiture à lui tout seul, mais il aurait au moins pu me dire où il allait. Nous avons fait le trajet du retour en silence, et lorsque Nnamabia s'est garé dans la longue allée de notre maison, je me suis attardée pour cueillir des fleurs d'ixora pendant qu'il ouvrait la porte. En entrant, je l'ai trouvé planté au milieu du salon.

« On a été cambriolés ! » m'a-t-il dit en anglais.

Ensuite, il est sorti par la porte de derrière et il n'est pas rentré à la maison ce soir-là. Ni le lendemain soir. Ni le surlendemain soir. Il est revenu quinze jours plus tard, hâve, en pleurs, l'haleine chargée de bière, en disant qu'il s'excusait et qu'il avait mis les bijoux en gage chez les commerçants Haoussas d'Enugu et que tout l'argent était dépensé.

« Combien t'ont-ils donné pour mon or ? » a demandé ma mère, et à sa réponse, elle s'est mis les mains sur la tête et a crié : « Oh ! Oh ! *Chi m egbuo m !* Mon Dieu m'a tuée ! »

Nnamabia n'avait pourtant pas cherché à lui faire de la peine. Il avait agi de la sorte parce que les bijoux de ma mère étaient les seuls objets de valeur à la maison : une collection de bijoux en or massif amassés tout au long de sa vie. Il avait agi de la sorte, aussi, parce que d'autres fils de professeurs le faisaient. C'était la saison des vols sur notre paisible campus de Nsukka. Des garçons qui avaient grandi avec la série télévisée *Sesame Street* et les livres d'Enid Blyton, mangé des corn flakes au petit déjeuner et porté des sandalettes marron soigneusement cirées pour aller à l'école primaire du personnel universitaire, découpaient maintenant les moustiquaires des fenêtres de leurs voisins, en retiraient les lames de verre et grimpaient dans les maisons pour voler téléviseurs et magnétoscopes.

Adapté de Chimamanda Ngozi Adichie,
Cellule Un in Autour de ton cou,
Ed. Gallimard, Collection Folio